

machines. L'auteur en conclut qu'il faut vieillir cette invention probablement jusqu'au III<sup>e</sup> s. av. J.-C. mais précise que son utilisation courante n'intervient pas avant le I<sup>er</sup> siècle. Jean-Pierre Adam présente sous le titre « Maius Tympanum, de Vitruve à Clamart » une vaste synthèse de l'Antiquité à nos jours relative aux machines de bardage et de levage incorporant le treuil dans leur principe de fonctionnement. Partant des écrits de Vitruve et d'autres sources ainsi que de l'iconographie antique et médiévale, il décrit la grande variété de ces engins. En dépit de l'abondance des références, en particulier en iconographie médiévale, on regrette l'absence de mentions des traces archéologiques directes ou indirectes laissées par ces engins sur les monuments ; une meilleure prise en compte de cet aspect de la recherche aurait permis de modérer quelques affirmations et de combler certaines lacunes, notamment sur les mâts de levage. Les hypothèses sur l'installation de la coupole monolithe (300 t.) du mausolée de Théodoric à Ravenne, illustrées par des schémas explicites, constituent l'aspect le plus innovant de l'étude. Stéphanie Mailleur propose une étude intitulée « Les machines employées dans les activités portuaires : une approche graphique et iconographique », se basant sur l'épigraphie, l'iconographie (bas-relief, graffiti, mosaïque) et l'archéologie ; les machines présentées sont essentiellement les engins de levage et les balances. Mais comme le reconnaît l'auteur, la carence de la documentation laisse de nombreuses questions sans réponse. Pauline Ducret présente « Une machine au service d'un chantier de restauration : le restucage des colonnes du temple des Castors à la fin de la République » à partir d'un texte de Cicéron (*Seconde action contre Verrès*, 2, 1, 55, 143-147). Cette problématique est intéressante pour la connaissance des techniques antiques du bâtiment mais l'auteur ne parle précisément que des étais et pense que Cicéron désigne par le terme *machina* un ensemble complexe de machines et matériels divers. Vincent Deluz signe la dernière contribution qui s'intitule « De la clepsydre animée à l'horloge mécanique à automates, entre Antiquité et Moyen Âge ». Après avoir précisé que Vitruve ne présente la clepsydre de Ctésibus d'Alexandrie que d'une manière générale, sans précision sur les automates, l'auteur se concentre essentiellement sur les figures anthropomorphes et zoomorphes en relation avec les horloges à eau antiques et sur les exemplaires mécaniques médiévaux. L'annexe de Konstantinos Kotsanas présente quelques-unes des machines décrites par Vitruve et restituées dans le « Musée de la technologie grecque ancienne » de Katakolon en Élide (Pyrgos). L'ensemble de l'ouvrage est innovant, bien illustré, bon marché et sera utile à tous les chercheurs intéressés par les techniques antiques.

Jean-Claude BESSAC

Aurélien GAUTHERIE, *Rhétorique et thérapeutique dans le De medicina de Celse*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol., IV-492 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 25). Prix : 85 €. ISBN 978-2-503-56919-2.

Ce livre est la thèse publiée d'Aurélien Gautherie, soutenue à Strasbourg en 2012, sous la direction d'Y. Lehmann et de Ph. Van Eijk. Il s'intéresse non pas au contenu proprement médical de l'œuvre celsienne, ni à son style, malgré le titre, mais au projet de l'encyclopédiste romain : à qui Celse destine-t-il son œuvre, et pour quel usage ? Quelle figure du médecin, ou plus généralement du soignant, se dessine à travers

elle ? A. Gautherie revient donc sur la question de la compétence médicale de Celse, dont l'ambition encyclopédique n'exclut pas, à son avis, une pratique médicale personnelle, puis consacre la première partie à l'étude du lectorat de Celse et des conditions de consultation de l'œuvre : selon lui, le *De medicina* s'adresse autant à des amateurs éclairés qu'aux médecins eux-mêmes, et pouvait même servir à la formation d'esclaves spécialisés au sein de la *domus*. Il nous semble être dans le vrai p. 190-194, lorsqu'il fait remarquer que ce traité, en traduisant en latin la science médicale grecque, permet aux lettrés romains de dialoguer avec leur médecin et de mieux apprécier la pertinence des traitements, les risques encourus ; tant il est vrai que la médecine antique se fonde sur la persuasion, et que le discours médical fait appel à la rhétorique ; Celse donne à ses concitoyens les arguments pour le débat. Dans cette perspective, la portée didactique des livres chirurgicaux est également débattue : certains actes chirurgicaux pouvaient-ils, eux aussi, être pratiqués par des « amateurs » ? L'auteur pense que oui dans quelques cas, mais à cet égard, le choix de l'exemple de la saignée préalable à la pose d'une ventouse p. 204-207 n'est peut-être pas le meilleur : l'auteur relève lui-même p. 223 que selon Celse, « pour le praticien expérimenté, il est sans doute très aisé de saigner, mais c'est très difficile pour l'ignorant ». Le nom commun du bistouri utilisé pour la saignée, *scalpellum*, n'est pas non plus un argument : s'il désigne en effet en latin beaucoup d'instruments divers comme celui pour greffer les vignes, ce n'est pas en médecine « un simple objet de la vie quotidienne ». Il est souvent employé chez Celse pour des opérations très délicates (L. J. Bliquez, *The tools of Asclepius*, Leyde, 2015, p. 83-84) : le mot est fréquent, mais l'instrument spécialisé ; ajoutons que Celse a pu user de *scalpellum* pour éviter l'hellénisme *phlebotomum*, qui dans ce contexte aurait mieux convenu mais qu'il n'emploie jamais. Parmi les objectifs du *De medicina*, A. Gautherie n'exclut pas la consultation occasionnelle et l'automédication ; dans cette perspective, les huit *uolumina* sont un obstacle à la consultation rapide, et A. Gautherie suppose l'existence d'une table des matières antique. Il a eu l'initiative heureuse d'en proposer une de son cru p. 116-123, à partir des chapitres de l'édition Spencer, qui peut être d'une grande utilité pour le lecteur contemporain, car il n'en existe plus actuellement : la table des matières du manuscrit *J* éditée par Spencer à la fin des livres 1 et 3 est difficilement utilisable. Il est regrettable toutefois que, dans ce travail, les termes conservés du latin ne soient pas en italiques (signalons une erreur en 4. 23, où la lienterie procède de la dysenterie selon Spencer). La nécessité antique d'une table des matières avait été pressentie par A. Gautherie à cause de la fréquence des références intra-textuelles ; en annexe p. 395-439 se trouve donc un précieux tableau des renvois internes, avec les références chiffrées modernes (de l'édition Spencer, la plus facilement consultable, en attendant celle de B. Maire), qui est bien utile quand Celse renvoie le lecteur à un passage cité « plus haut » ou « ailleurs », mais sans référence précise. On trouve, dans la deuxième partie de la thèse, une réflexion sur la notion de *medicus* et de *curans*, de *fortuna* et de *natura*, sur les noms du malade, et une étude de la relation entre patient et médecin, que le *medicus amicus* envisage d'abord en tant qu'individu, puis en tant qu'humain et dont il essaie de ménager la sensibilité : A. Gautherie, après Ph. Mudry, souligne l'humanisme de Celse. L'auteur maîtrise parfaitement la bibliographie sur le sujet, et son travail est en même temps une synthèse des travaux sur cet aspect de l'œuvre celsienne ; il effectue un travail minu-

tieux, analysant et traduisant personnellement les passages qui aident la démonstration de sa thèse. Il y a peu de fautes de frappe : existât p. 109, dissoute p. 111, *Graci* p. 132, *singolorum* p. 138. Les reproches qu'on pourrait faire portent évidemment sur des points de détail techniques : p. 165, on cite habituellement *Medicina Plinii* plutôt que « Pline Junior » qui pourrait prêter à confusion (consulter la *Bibliographie des textes médicaux latins*, Saint-Étienne, 1987) ; p. 224-232, la réflexion sur le mot « patient », qui est réfuté comme traduction de *aeger* notamment, aurait gagné à être précédée d'une définition de ce mot en français, qui préciserait que l'auteur entend par là patient opposé à médecin ; mais la définition donnée p. 370 « celui qui souffre » au sens étymologique infirme toute sa réflexion ; p. 365-67, l'opium ne figure pas dans la liste des antalgiques, alors qu'il est mentionné p. 371. Bref, cette synthèse très soignée sur la question de la pratique médicale d'après l'œuvre de Celse, sur la façon de lire et de consulter le *De medicina* dans l'Antiquité, sur la relation entre soignant et malade, intéressera les spécialistes pour les apports nouveaux concernant le mode de lecture du texte, et fournira une introduction à ceux qui veulent s'initier aux études celsiennes.

Valérie GITTON-RIPOLL

Martin STÖCKINGER, *Vergils Gaben. Materialität, Reziprozität und Poetik in den Eklogen und der Aeneis*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2016. 1 vol., VIII-282 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN. Neue Folge. 2. Reihe, 148). Prix : 45 €. ISBN 978-3-8253-6462-5.

Ce volume analyse différents cas de figure qui mettent en œuvre, chez Virgile (et plus précisément, dans les *Bucoliques* et dans l'*Énéide*), la sollicitation ou l'exercice d'un don, matériel ou immatériel, sincère ou trompeur, à dimension sociale ou pourvu d'une valeur symbolique, voire métalittéraire – les trois paramètres mentionnés ne s'excluant pas, et leurs pôles devant se concevoir moins comme des contraires ou des contradictoires que comme des complémentaires, ce qui autorise des interprétations complexes et plurielles. Disons-le d'emblée : Martin Stöckinger exige beaucoup de son lecteur ; celui-ci doit, en effet, parcourir avec patience des « close readings » qui trouvent leur inspiration dans l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la théorie littéraire (structuraliste, postmoderniste, déconstructionniste)... Mais, même si l'exposé souffre parfois de cet éclectisme méthodologique et mène à des conclusions qui ne sont pas toujours indiscutables, l'effort en vaut finalement la peine. Pour chacun des passages examinés, l'auteur ouvre des pistes fécondes et jette un éclairage pertinent sur les mécanismes de représentation qui caractérisent l'écriture virgilienne. Les limites de la présente recension m'interdisant d'entrer dans le détail de toutes les analyses, je me centrerai ici sur quelques aspects que je crois nécessaire d'aborder. Selon Stöckinger (p. 32-35), l'offre frustrée, et finalement retirée, de Corydon dans la deuxième *Bucolique* se laisserait comparer aux déboires et réactions de l'*exclusus amator* élégiaque. Il est cependant excessif de soutenir que, dans le poème 2.23 de Propertius, les vers 17-18 introduisent un « Tu » qui ne se réduise pas, via l'emploi impersonnel de la deuxième personne, à un simple « rôle » relevant d'un « script » préétabli. Par ailleurs, le texte en cause appartient à une section du Livre 2 où Propertius démarque les *Satires* d'Horace et, plus particulièrement, l'idéologie de ces